

## Bernard Moninot et la mémoire du vent

Aller au devant du paysage et des forces de la nature autrement qu'en les représentant, en en faisant pour ainsi dire les auxiliaires mêmes de l'acte artistique, c'est ainsi que l'on pourrait caractériser la recherche de Bernard Moninot telle qu'il la mène avec ampleur et méticulosité depuis des années. Or non seulement la nature est productrice de formes, d'une infinité des formes, mais elle est aussi productrices d'images. L'ombre et le reflet sont ces images, et elles ont intrigué les hommes depuis toujours. Grâce au verre et à la transparence, grâce aussi à toute une analyse de la projection, Moninot a capturé beaucoup d'ombres, son art du dessin reprenant la géométrie arachnéenne de formes suspendues, créant à la fois tout un appareillage et toute une fantasmagorie d'êtres abstraits et impalpables. Bien que son art se soit développé surtout à l'atelier, devenu l'équivalent d'une sorte de chambre noire ou de laboratoire, la relation au monde extérieur demeurait fondamentale, puisque c'est la lumière qui demeurait le sujet, la préoccupation et même le matériau.

Mais c'est dans le grand dehors de l'air lumineux qu'il a rencontré le vent, qu'il a eu l'idée de faire dessiner le vent. Chacun d'entre nous aura ressenti cela - le soulèvement léger des feuilles dans la brise, et ce mouvement ou ce tremblement comme une sorte de respiration calme et éblouie, parfois traversée de sursauts. Le vent - l'air agité, mouvant - autrement dit la vie, mais réduite à son principe, avant les formes, avant la formation: le vent par conséquent comme une force ultime et première, effet céleste et effet de frottement, vestige sidéral qui appuie à peine ou qui fonce, détruisant tout sur son passage.

Dessiner le vent, beaucoup de peintres, aussi bien en Occident qu'en Extrême-Orient, auront cherché à le faire, et peut-être parce que c'est l'impossibilité même. On a bien des vagues qui se soulèvent ou des arbres qui s'inclinent, ou un frisson - comme ce «courant d'air» que Duchamp vit passer sur un pommier du Japon, mais c'est comme si l'image était quelque chose de trop solide ou plutôt de trop fixe pour que l'essence du vent puisse être capturée. Au cinéma bien sûr: oui, là le vent est chez lui dans le filmé, dans l'image-mouvement, mais l'idée de Moninot est encore différente, et échappe à la reproduction: ce qu'il produit, lui, c'est un résultat de l'action du vent, une écriture, il fait écrire le vent !

Le stylet, ou le calame, c'est une aiguille fine placée à l'extrémité d'une feuille ou d'une brindille que le vent agite. La surface d'inscription, c'est le fond d'une boîte de Petri (ces boîtes rondes en verre de 10 cm de diamètre que l'on utilise en biologie) préalablement enduit de noir de fumée et placé à portée de la feuille-aiguille grâce à un dispositif articulé monté sur pied. Dès lors le vent n'a plus qu'à agiter la feuille et un dessin vient de lui-même s'ouvrir comme un tracé tremblé sur le noir de fumée. Il y a un « temps de pose »

qui varie (de 4 à 20 secondes environ) selon l'intensité du vent. Un graphe en résulte, qui ressemble à un dessin abstrait sur fond noir, fine ciselure ou zigzag tremblé.

Ensuite, ces dessins - qui sont des relevés, des empreintes - Moninot les projette sur des murs ou des écrans où ils sont considérablement agrandis et rejoignent la substance diaphane de tout ce qui est envoyé par la lumière. Le résultat est donc une série qui est un poème, non au sens « poétique » mais directement, comme écriture, graphie, idéogramme singulier. Tous les idéogrammes de la *Mémoire du vent* de Bernard Moninot veulent dire « vent » et rien d'autre, mais ce rien d'autre, c'est aussi une variation infinie, puisque aucun de ces dessins n'est répétable.

Bien entendu là non plus rien ne bouge, mais si l'on n'est pas dans le « bougé », comme on dit en photographie, on est pourtant là dans quelque chose que l'on ne peut appeler que le tremblé, avec l'étrangeté que justement cela soit si net: le contraire du flou, le contraire de la fumée sur quoi cela s'écrit, lumineusement. Ce que Salomon de Caus, à propos d'hydraulique, appelait au XVII<sup>ème</sup> siècle les « raisons des forces mouvantes », il semble qu'on en ait là, du côté du vent, autrement dit de la force mouvante par excellence, la portrait, sans fin repris et corrigé.

Entamée en août 1999 au moment de la grande éclipse (c'est-à-dire à un moment de quasi évanouissement du vent) la *Mémoire du vent* se décompose en stations ou de chapitres qui correspondent à des lieux différents: la France ou la Suisse, mais aussi le Mexique, le Maroc, l'Inde et aujourd'hui, donc, l'Iran.

C'est dans les jardins de Fin à Kashan, et donc sur une terre où l'écoute du vent est une tradition (par l'antiquité mazdéenne ou par les tours de vent), auprès des écoulements si délicats de l'eau, et sous les grands cyprès, qu'en novembre 2006, Bernard Moninot installa son dispositif. Dans le temps qui semblait immobile, il avait fini par trouver un petit arbuste dont une seule branche bougeait de temps à autre. Presque rien. Mais c'est ce presque rien qui a été recueilli et qui est maintenant montré, comme ce qu'il est - un commencement, le commencement à l'état pur.

*Jean-Christophe Bailly*